

La Mare au diable – Chap 1 : Les bessons (texte adapté)

Le père Barbeau était un homme honnête, courageux, pas méchant, et très attaché à sa famille. Il possédait une ferme et des terres du côté de la Cosse, un petit bourg perdu au milieu des champs.

Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons ; et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.

L'aîné fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet, et le cadet fut appelé Landry. Les bessons grandissaient sans être malades plus que d'autres enfants, et ils avaient le tempérament si doux et si bien fait qu'on aurait dit qu'ils ne souffraient pas autant que les autres enfants en faisant leurs dents. Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, de bonnes épaules, le corps droit et bien planté. Plus grands et plus robustes que tous ceux de leur âge, ils faisaient s'émerveiller les gens des alentours qui passaient par le bourg de la Cosse et qui s'arrêtaient pour les regarder jouer ensemble.

Au premier moment, on ne faisait point entre eux de différence et on croyait voir un œuf et un œuf. Mais, quand on les avait observés un quart d'heure, on voyait que Landry était légèrement plus grand et plus fort, qu'il avait le cheveu un peu plus épais, le nez plus grand et l'œil plus vif. Il avait aussi le front plus large et l'air plus décidé, et un signe que son frère avait à la joue droite, il l'avait à la joue gauche et beaucoup plus marqué.

Les gens de l'endroit les reconnaissaient donc bien ; mais cependant il leur fallait un petit moment, et, à la tombée de la nuit ou à une petite distance, ils s'y trompaient presque tous, d'autant plus que les bessons avaient la voix toute pareille, et que, comme ils savaient bien qu'on pouvait les confondre, ils répondaient au nom l'un de l'autre sans se donner la peine de vous avertir de la méprise.

Le père Barbeau lui-même s'y embrouillait quelquefois. Il n'y avait, ainsi que la sage-femme l'avait annoncé le jour de leur naissance, que la mère qui ne s'y embrouillait jamais, fût-ce à la grande nuit, ou du plus loin qu'elle pouvait les voir venir ou les entendre parler.

Quand ils furent plus grands, on remarqua qu'ils avaient les mêmes goûts. Par la suite, tout alla de même, et les bessons furent habillés si pareillement, qu'on avait encore plus souvent l'occasion de les confondre, et soit par malice d'enfant, soit par la force de cette loi de nature que le curé croyait impossible à défaire, quand l'un avait cassé le bout de son sabot, bien vite l'autre écornait le sien du même pied ; quand l'un déchirait sa veste ou sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la déchirure, qu'on aurait dit que le même accident l'avait occasionnée. Ces tours sans malice les faisaient rire en douce quand on s'étonnait de ces drôles de coïncidences.